

gris de Lys

Tristan Bacro

On n'est jamais à l'abri d'un coup de foudre.
Écrire, c'est ériger des paratonnerres.

Au lecteur généreux.

« Les solitudes réunissent
ce que la société sépare. »

L'envers et l'endroit, Albert Camus

Ceci n'est pas un roman...

Par ennui, peut-être, ou parce qu'il n'y a pas de musique, Keu se met à écrire.

Lettre à Lys

« [...] Il est bien tard, mon amie, bien tard pour griffonner. Une lame de fond m'a ramené à toi, et ta voix de galets frottés dans l'eau d'un torrent. Je l'ai suivie jusqu'aux étés de notre jeunesse où tu déjouais les plis de l'océan, ta superbe en écume aux vagues. [...] »

*

Pas vraiment jolie, plutôt belle, le diable ;
Lys fait vibrer l'intime au rythme d'une démarche
impétueuse. Quelques rides graveront mieux un
visage infailible.

Elle aime l'hiver ; dit que l'abstinence est indécente ;
exècre les gens *psycho-mous* ; déjoue sans cesse
toute mise en scène et à ce jeu ne baisse jamais sa
garde. La perspicacité est impardonnable. Elle boit
du whisky ; colle Keu contre son sein s'il est triste ;
affirme ne pas aimer se maquiller ; sait mentir à la
perfection.

D'un charme fauve, en guise d'yeux des braises,
reflets dorés. Parfum *encre de chine*, grain de peau
photo perlée. Et aussi – bien qu'un court instant –
mère, soit femme, amante éperdue, guerrière
farouche, vie détournée...

*

Par ennui, peut-être, ou parce qu'il n'y a pas de Bourbon, le détective sort une bouteille de Scotch de son bureau. Une boisson d'homme. Le frottement métallique du bouchon, le cristal épais. Un verre dont l'aplomb est établi depuis des générations. C'est le poids des hormones, ancré dans la table, provoquant. Dedans, le luxe ; un goût difficile, on y revient sans cesse et jamais ne le possède entièrement. Saveur de défi. Ce qu'il y a c'est qu'il faut en boire. Il faut. L'histoire de la tourbe, c'est une foutaise pour maintenir le béotien à l'écart. Seul un ami vous fera découvrir ce jus de sécheresse dégoulinant d'aisance, et ce sera dorénavant sa marque. On le verse généreusement, le whisky, ou pas du tout. Et pour chasser la joie précaire, on peut même boire à la bouteille.

*

Le temps trébuche.

Quelques pas en arrière, hésitant :

Une torpeur s'est emparée de Keu, on l'a broyé dans son enveloppe. Sa main colle de crasse lorsque d'aventure encore on la lui serre. Il empeste, ne se rase qu'en cas d'extrême nécessité sociale. Il tremble d'alcool, le pire des hivers : celui de l'intérieur. L'âme est au givre, l'esprit en tempête ; plus aucune pensée n'ose y frémir de peur d'être aussitôt engloutie.

Keu, cerné, blessé, le couteau et la plaie.

Le temps en chasse se met à l'arrêt, dressé, tendu dans son entier vers cet instant sans envergure où tout, pourtant, prend racine.

Un visiteur, ami occasionnel, échange quelques mots anodins, une tape sur l'épaule, un regard appuyé sur un sourire entendu, puis s'en va.

Keu, recroquevillé sur un corps avachi parsemé de sanglots au son creux. Autour de lui, la désolation compulsée forme un nid de sauvageon, cocon en soie de chagrin. Peut-être une mise en scène ; un spectacle pour lui-même, une cérémonie, un rite. La grand' messe du désespoir qui n'attendrait qu'un paroxysme, son minuit, pour s'achever enfin. Keu au visage blette habite avec poids, sans mesure, son domicile propre ; tout cela pour ne pas se perdre, pour retrouver ce qui survit à tout, la bête en soi, là – absurde mais bien là.

C'est maintenant...

On sonne. On sonne. On insiste.

C'est l'ami qui est revenu, visiblement très énervé :

C'est difficile pour moi de te voir.

Tu fais mal aux yeux.

Je ne sais plus quoi dire.

Je ne peux

rien faire.

Pourtant je voudrais. Je voudrais vraiment.

Pause.

De toute façon je n'ai pas peur pour toi. Je sais, moi, que tu vas t'en sortir.

Seul, comme il se doit

et comme toujours

Il le saisit par les épaules et, tâtant des os saillants : *pense à manger, aussi ; si tu tiens encore debout c'est parce que tu fais peur à la Mort elle-même.*

Keu referme la porte sur les pas plus légers de l'impromptu. Il se tient un instant immobile quant un gargouillement pointe timidement de son estomac. *Tu as faim ?* demande Keu.

Ecce amicus.

*

L'affaire.

C'est plus une affaire privée qu'une affaire de privé. Sans autre expérience que son imaginaire – n'est-ce pas la plus sûre ? – le détective s'est bombardé détective, tout ce qu'il y a d'officiel.

Il a payé les frais, le local et la plaque en laiton avec un peu de sueur par intérim. Entre le gros Gérard aux mains *Fenwick*, les blagues sodomites, les cafés faux, les mégots froids, Jean-Jean et Farid (respectivement de droite et de religion extrêmes), francs camarades, et Kévin, surnom inamovible du dernier arrivé ; ces compagnons de manut' hauts en couleur, quoiqu'un peu monochromes au cas par cas. Plus que la somme de ses parties : le carnaval.

C'est là, dans ce bouillon d'esclavagisme moderne, qu'il a constitué son réseau d'informateurs. Discutez sur un quai de chargement, le monde est à portée de main.

Les premières investigations, glauques, douteuses, peu importe, c'est toujours un moyen de tenir la boutique et son obsession, son enquête d'homme en quête : la retrouver.

*

Lettre à Lys

« [...] Le bruissement des premiers collégiens à travers la fenêtre. Bientôt huit heures. Les derniers ne se presseront pas. Ils font ainsi, maintenant. La nonchalance en proue. Certains les disent errants, sans avenir. Certains les croient pauvres en esprit. J'aime à croire qu'ils ont un recul que nous n'avions pas à leur âge. Ils sentent quelque chose dans l'air du temps qui nous dépasse, nous. Ils ont compris ou ils sont au bord de comprendre. Peut-être cela, qu'il n'y a rien à comprendre. Leur ère. Tu me l'as dit un jour. Rien à comprendre, et aussi que la vie n'est pas juste. Tu me l'as dit toute souriante, que la justice n'est pas une question,

*comme si tu m'offrais les clés mêmes du bonheur.
C'était le cas. [...] »*

*

De cette femme, le détective a gardé un parfum, quelque chose de terreux, d'une bonne terre noire et chaude où pousseraient des fleurs rouges. Une voix assortie, légèrement grave, généreuse en souffle. Une voix de maman – pour cause.

Ce jour-là, il s'était habillé tout seul pour la première fois, ça compte. Ça avait donné comme un goût d'injustice à ses dernières paroles. *Pas le choix*, dit-elle avant de le déposer là, à la porte, un baiser interminable sur le front, une tape sur les fesses, et de partir sans se retourner.

Ce n'était pas si mal, l'orphelinat. Bon camarade, bon élève, peu de faits de guerre, ou alors soigneusement cachés.

Une fois, il était allé chaparder dans le bureau du directeur sa légendaire bouteille d'alcool thaïlandais, assise non négligeable de son autorité d'adulte. C'était un de ces pièges à touristes : une bouteille vraisemblablement remplie de formol dans laquelle un improbable serpent crevé se tenait presque droit, défiant l'homme blanc, lui promettant je ne sais quelle fortune, érection du diable ou vision visionnaire, selon la gueule du client. C'était joli comme souvenir de voyage. Le pigeon – par fierté sans doute – après avoir goutté le breuvage, ne pouvait que le garder à portée de main dans l'espoir bien obscur d'attraper un hôte assez goguenard pour s'y tenter. Un moyen irrésistible de tester à la fois l'estomac et l'amitié.

Le pari était lancé. Le dortoir tout entier attendait son retour, secoué de petits cris de souris étouffés. On lui fit une haie d'honneur tandis qu'il arrivait, on contint la clameur en se mordant les poings au moment où il brandit la bouteille... mais le plus pesant silence de gloire s'abattit sur l'assemblée lorsqu'il entreprit publiquement d'en tester le contenu.

Dégueulasse,

de mémoire de pensionnaire, fut le borborygme précis qu'il râla à grand peine.

La bouteille et les têtes tournèrent de concert, la majorité rendit son repas. Le spectacle du lendemain fit clore l'établissement.

Et puis quoi ? Il avait bien fini par grandir, comme tout le monde.

*

Lettre à Lys

« [...] Hier je me suis sorti. Il faisait beau. Un soleil moelleux a frappé à mes paupières, j'ai décidé de lui ouvrir. Autour de moi, les gens impassibles m'ont semblé sans saveur. Grisâtres. Il avaient en bannière leur piètre caractère. J'ai écrit par la suite ce que je n'arrivais pas à leur hurler alors :

« En public, ne dites rien : laissez planer le doute en guise de charme ; ou bien répondez à côté, parlez de ce qu'on n'entend plus, pas. Si vous êtes jeune, par pitié, pensez vieux ; et aussi soyez fou :

réfléchissez avant d'agir. Riez de vos drames sans oublier de vous prendre au sérieux sur les détails insignifiants. Si vous êtes vieux, survivez à votre cancer, un peu de retenue, mourez en faisant l'amour ! »

Un peu de retenue...

Me relisant

– il faut toujours se relire –

j'ai éclaté en sanglots.

À chaudes larmes, enfin, j'ai été triste. Je me suis laissé choir dans le chagrin. La fin de traversée des paysages arides de ma pensée, sous ce sale Zéphyr d'angoisse. L'angoisse : ma tentation à moi.

... j'ai ouvert mon piano pour la première fois depuis...

Tu sais, j'ai ciré le bois du tabouret à plusieurs reprises, des heures interminables. Je l'ai ciré chaque fois pour ne pas m'y asseoir. J'aurais aimé y être sans avoir à y aller. Le syndrome du tabouret de piano. Un de ces moments où l'on confond violence et contrainte. Se faire violence, être en avance sur la joie. Se contraindre, débander. Comment peut-on confondre à ce point la vie et la mort ?

Mais là, je me suis assis sans réfléchir. Parce qu'il le fallait vraiment. Cela a pris quelques secondes, le temps de la révérence. Un peu de poussière sur les touches. J'aime cette poussière : c'est le talc de l'athlète.

Mon assise est encore réglée parfaitement.

Une inspiration. Placer mes doigts.

Un accord de quarte à trois tons.

La quarte du démon, disait-on avant de découvrir les vertus de la blue note. Elle est sinistre et ironique, grinçante.

Je suis tendu, crispé, penché sur l'instrument, les doigts au fond du clavier,

et puis un dernier sanglot, comme un petit bout de rire sans joie, mais un rire quand même.

Une jolie mélodie, main droite, aiguë, boîte à musique, tout doucement, ce que mes doigts veulent bien donner. Une autre plus basse, ma non troppo, puis main gauche, plus régulière. Un doigt se délie pour une troisième voix. Solennelle. J'apprivoise mon vieil amant.

La tristesse est ce lieu de solitude, le lieu de tous les ébats intérieurs. Partouze mystique d'invisibles pensées dans le confort d'un espace sans vent, sans temps, à perte de vue. Ici seulement se résout l'angoisse. La fausse idée cesse de tourner, tourner ; incapable de se joindre à la fête silencieuse, démasquée, honteuse, elle s'enfuit. L'angoisse est vaincue ici même. Telle est la tristesse, un instant.

La basse se fait plus grave et entame une marche de vieille mule. Gamme blues. Gémissement, champ de coton, Summertime. Un soleil moelleux a frappé à mes oreilles. [...] »

*

Malheureusement, depuis ses débuts, il y a cinq ou six ans, il n'a très précisément rien pu trouver sur sa mère. Il semblait qu'elle avait disparu, comme volatilisée. Sans doute avait-elle changé de nom. Peut-

être plusieurs fois. Qui sait ?

Il ne fallait pas être Sherlock Holmes pour saisir ce qu'il y avait, là, juste sous le vernis : on ne retrouvait pas quelqu'un qui avait voulu disparaître, pas plus qu'on ne met ses doigts dans son nez à table. Et toute maman qu'elle soit, une femme fuyant son propre nom vous met en face d'une évidence : les chemins pour la dégoter sont du genre dangereux. Car il n'y a que de solides raisons pour échapper à son identité. Et de raison, le détective avait assez pour laisser reposer l'affaire à l'ombre d'un petit tiroir gris du grand bureau ferreux. Il s'y aventurait tout juste en imagination, élucubrant des histoires politico-militaro-industrielles foireuse, quelque chose de gros qui couvait dans le giron de sa génitrice, tel un maudit jumeau. Il rêvait éveillé d'espionnage, contre-espionnage, contre-contre-espionnage. Et, poussant ses délires en passe de s'endormir, le temps venait bien vite où l'héroïne, marraine parvenue d'une quelconque organisation gouvernementale, pouvait enfin se consacrer à retrouver son fils.

La chasse maternelle, à bien y réfléchir, ne pouvait prendre meilleure tournure qu'en ces songes peuplés de limousines blindées, de calibres à vous briser le poignet, de putes sympa et de camés rigolos. Cela resplendissait déjà si bien qu'il n'osait y frotter la réalité. Dans le doute, il préférait douter. Sans quoi en toute sincérité, un dénouement poisseux se posait là, outrageusement plausible, avec le calme maussade des brutes véritables : ça ne valait pas de gâcher sa vie, de prolonger son célibat, d'abîmer ses poumons encore roses et son foie frais de minet à nanas.

La revoir un jour semblait si compromis qu'il jugea plus aisé de s'y atteler, certes sérieusement, mais en en négligeant toute espèce de concrétisation. D'ailleurs il se découvrit une passion et un talent pour sa carrière. Coup de chance. Avec le temps il acquit même une belle réputation, traqueur de maris infidèles, buveur patenté, chercheur d'enfants fugueurs, fumeur invétéré, amateur de whisky, dépressif mais parfaitement vivable – tant qu'il restait seul – pas trop cigare, plutôt pipe et, si possible, dans un coin sombre de ruelle. Nina sait bien s'y prendre, elle arrive même à marmonner des blagues pendant. Mélinda ajoute une part de frisson : elle fait aussi rebouteuse pour un petit supplément. Charlène l'aime bien et fait des soldes les bons mois.

Quant aux bénévoles, elles l'appréciaient un temps, partaient à la première blessure (dormir en chaussette, regarder la télévision tout juste après l'amour ou fuir l'anniversaire du premier mois, en sont de suffisantes), puis l'oubliaient probablement.

*

Le sous-sol sent la peste, l'abattoir, la combinaison de Gagarine à l'arrivée ; l'averse a cessé, quelques gouttes emplissent encore l'espace de leurs cliquetis maladroits. Il n'a plus froid et sent de nouveau monter en lui rage et vengeance. Vociférant des injures enrouées par le sang dans sa gorge, Vaclav détaille déjà en son for intérieur quelques repréailles pour le tortionnaire indélicat qui n'a pas eu l'âme de finir son ouvrage. Il aurait dû : on ne compte pas sottement sur la peur de sa victime. En tout cas, pas sur la sienne.

Les cordes cèdent enfin, sentiment de puissance appréciable. Sa foutue fierté seule le fait tenir debout, le talonne et tire sur ses nerfs

comme sur des rênes au bout desquels Vaclav écume entre les mors de la vengeance : *il paiera*, gargouille-t-il, *il paiera cher chaque coup reçu, et chaque gifle cent fois plus*. La gifle est l'ersatz du poing, le mépris en action.

Un langage toujours peu sociable au bout des lèvres, à en oublier parfois de respirer, il débute le pied lourd – pour se sentir vivant – l'ascension de l'escalier verrouillé. Chaque marche l'oblige à tirailler ses muscles endoloris. Ce n'est rien, la douleur alimente sa frénésie guerrière. On peut dire à sa vilaine grimace que l'effort entame sérieusement sa pensée. Pour ne pas céder au vertige, il est maintenant à quatre pattes. Une écharde se fiche sous son ongle, c'en est trop : il donne du coude contre la rambarde et achève de se démettre l'épaule. Mais la douleur est affaire de goût : c'est décidément l'écharde qui accapare sa maigre attention.

Gravissant laborieusement la marche palière, il cherche la poignée, ses membres n'obéissent plus qu'à grand peine, la trouve, sa poigne est trop faible, s'y met à deux mains, glisse, entre le beuglement et le sanglot : il miaule, recommence, coup de pied, la clenche et les gonds cèdent en même temps : la porte est pulvérisée.

Par l'ouverture soudaine, la lumière est si forte et son esprit si sombrement exsangue, qu'il reste sur le seuil un instant, hébété, pour y reprendre son souffle et recouvrer un minimum de visibilité au travers des fentes laissées en guise d'yeux par les ecchymoses. C'est là précisément qu'un nuage passe – est-ce bien dans le ciel ? – une ombre qui l'observe. Un léger cliquetis accompagne le contact froid de l'acier sur son front.

Juste avant, il se dit que c'était bien la peine, cet escalier pourri et cette putain d'écharde.

*

Après maintes supplications et dialogues de sourd, Keu patauge de bureau en bureau, au gré des aberrations sans issue d'une administration de diplomates autistes. On a même fini, dans un mol accès d'humanité, par lui dire sur le ton de la confiance et du « c'est bien parce que c'est vous » que *nous ferons tout notre possible*. Keu perdra quelques secondes de sa vie à ressasser cette phrase. Le plus limpide aveu d'incompétence qu'on ait jamais fait. Le ton mécanique en trahit l'évidence ; cela est entendu, les films en usent à outrance : *nous ferons tout notre possible* est un code éventé pour signifier qu'il n'arrivera à rien par ici.

Il faudra graisser des pattes pour obtenir de maigres premières pistes. Il faudra relancer ses contacts, reprendre du service, se remettre dans le circuit et mener mieux que jamais jusqu'au bout son affaire, son obsession, son enquête d'homme en quête : le retrouver.

*

Réveil parfait, un lendemain de cuite, le détective n'a jamais, au grand jamais, la gueule de bois. Comme un principe qu'il se serait posé, comme ça, un jour : jamais.

Mais il y a un prix à tout ; car au mépris le plus absolu de sa propre

mémoire, le détective se fait des blagues. Dès le matin, la scène se met en place : ses chaussons sont planqués quelque part où il ne saurait penser à jeun. Il ne les a pas jetés au hasard, non. Il a sciemment caché ces petites choses vitales du matin. Et tandis qu'il peste après lui-même, s'imaginant ricanant la veille à l'idée de se voir aujourd'hui, il découvre ça et là d'adroites installations pseudo-artistiques à base de bouquins et de vaisselle. Les insultes fusent envers *Mister Hyde, ce salaud* quand, à sa grande stupeur, il découvre son sucrier trônant énigmatique sur le battant des cabinets. En un même instant, il récupère l'objet et promet de ne jamais se risquer à une quelconque explication. Pieds nus toujours, le détective du lendemain remonte la piste de vêtements semés depuis l'entrée jusqu'à la cuisine. Dans le frigo, comme pour se faire pardonner, le détective de la veille lui a laissé une pleine assiette de canard braisé, sauce whisky. La dernière fois c'était saumon-fraise, une autre, un pavé parfaitement revenu dans une sauce banane-Roquefort. Succulent. Surprenant, mais succulent. Dans cet état (on peut raisonnablement penser qu'il est nu comme un ver et donne du chant paillard tout en jouant du couteau), il cuisine comme un dieu. La vaisselle est faite et rangée ; l'attention le touche, *c'est gentil, merci*. Il se pardonnera peut-être, pour peu qu'il mette la main sur la seconde charentaise : la première était dans le bac à glaçons. C'est froid, c'est malin...

Le téléphone retentit, suivi d'un éprouvant vacarme de catastrophe. L'appareil était au sommet d'un agrégat de verres. Ravalant son courroux, le détective attrape le combiné au milieu des morceaux, s'entaille un peu la main et lance – premier mot du matin d'un fumeur éthylique – un « *allô* » à faire frémir. La femme au bout du fil raccroche aussitôt, persuadée d'avoir composé le numéro de Lucifer en personne. Le détective s'éclaircit la voix tant bien que mal. Il feindra d'ignorer avoir déjà répondu. Le téléphone retentit une seconde fois.

Par l'écouteur, une voix de sable grossier égrène des mots traînants, roulés, mouillés : une vieille dame à l'accent slave. En deçà du ton sûr, l'hésitation des grands chagrins émerge par moments. Difficilement – quoique dans un français léché – elle parvient à formuler sa demande : madame Leodrova se présente comme la mère de Vaclav Leodrov, dirigeant d'un de ces pays très temporaires de l'est au nom imprononçable. Un « dictateur grotesque », disent les journaux pointus. Or dès demain, ils titreront – en coin d'une page quelconque – que Vaclav a été retrouvé « sauvagement assassiné » dans sa maison d'été française de la Creuse.

C'est pour cette raison cruelle que la vieille mère endolorie appelle. Une amie lui aurait vivement conseillé le détective. Réputation, bouche à oreille. Un privé, parce qu'elle a très vite compris combien personne à commencer par la police, n'aurait à se plaindre de la mort de son fils, lequel était une pourriture sans nom et un effroyable flambeur. Le monde diplomatique n'en serait nullement ébranlé et son pays serait bientôt à la merci d'une dizaine de prétendants prêts à brûler dans leur fureur les derniers sols fertiles pour une suprématie sur le peuple orphelin.

Pour autant, Vaclav était son fils. Elle veut, elle doit, savoir coûte que coûte qui en est l'assassin. Et elle aspire à le découvrir avant de se

laisser finir par un cancer insistant qui la burine de l'intérieur depuis longtemps. Voilà ce qu'il en est.

Son prix sera le sien, sur le compte du gouvernement déclinant. Un travail peu engageant, certes, mais le détective est en manque d'occupation ces derniers temps.

Et puis cette dame a décidément un très bel accent, un timbre de grand-mère comme il s'imaginerait volontiers la sienne. Adjugé.

*

Lettre à Lys

« [...] Te souviens-tu de mon premier geste amical ? Une lettre d'amour. Étrange variation des sexes : à mes amis j'offre une bière, nous bavardons. Quelque chose passe entre chaque gorgée ; quelque chose qu'il ne faut pas dire. Ça ne se fait pas. Mais je n'ai aucune honte à t'avouer combien je les trouve soudainement beaux. Pour mes plus grands amis, les véritables, les seuls traîtres possibles, ceux-là, je les ai reconnus en rêve. Je les ai fantasmés. Mais à toi : une lettre d'amour [...] »

*

Ils vont aux saisons creuses rencontrer l'océan. Ils trempent leurs pieds dans l'écume dès l'arrivée. Un peu d'eau sur la nuque, les épaules, puis bondir dessous les vagues. Là, elle aime à se cramponner au sable tandis que déferlent les monstres de la côte landaise. Les courants descendants qui précèdent chaque onde de colère l'emmènent toujours plus loin, sans effort. Derrière.

Lui aime nager au dessus, et sauter par delà ces remous traîtres qui vous aspirent parfois. Ils se retrouvent en fin de compte. Derrière.

Derrière les vagues, où tout est calme en apparence. Pourtant le danger est présent, en tension. Revenir n'est nullement assuré, ici. Il suffirait d'un courant, d'une marée trop forte. Aucune aide possible. Une puissance excitante règne où se forment les premiers signes de rouleaux. Juchés sur les rides énormes, ils ont ce plaisir que l'on éprouve à cheval : à dos d'une nature puissante. Non qu'ils la maîtrisent, mais qu'ils s'y sentent tolérés et qu'ils la reconnaissent. Lys l'a toujours mis en garde : *ne pas se battre contre la nature si ce n'est par jeu.*

Restés des heures ainsi, à passer et repasser derrière les vagues comme en défi bon enfant, ils finissent par sortir à contre-cœur. Leurs lèvres bleues, leurs membres engourdis, ils se drapent et remontent aux dunes pour admirer les soubresauts solaires sur l'horizon. *C'est un cliché, dit-elle, mais c'est si beau.* Keu, lui, préfère les feux de bois.

Puis ils regardent disparaître cet océan dans un éclat cuivré que n'égale en spectacle que la crinière de Lys. Keu, lui, préfère ce feu, un ensemble ondulant que l'on n'a savamment jamais contraint. Ses cheveux sont impertinents, impénitents, ils bravent les lois de la gravité. La coupe la plus malintentionnée du coiffeur le plus scélérat n'arriverait pas à l'enlaidir.

Le parfum qu'ils diffusent échappe au témoin distrait. Keu le connaît bien : c'est un parfum délicieusement primitif, celui de la forêt après la

pluie. On s'y perdrait volontiers. Il fascine l'odorat, abreuve la machine à chimères, apaise la boîte à folies. Quelque mal qu'il puisse avoir parfois, ce parfum guérit tout. Il active le corps par instinct, agace le palais, met en appétit, délie les doigts pour le piano. Un sentiment de force tranquille s'empare alors de lui, un peu las, un peu fiévreux, comme emmitouflé ; mais avec chaque muscle gorgé de sang et paré pour l'effort : les cheveux de Lys font l'effet d'une baignade tardive dans l'océan déchaîné. Le moment de s'y jeter comme dans un lit douillet peut être retardé à jamais. Imaginer suffit. Pour le reste, c'est une corrida. Le jeu : passer très près, les frôler, feindre les ignorer. Virevolter. Sentir à son tour la faible humidité de l'air ; dans un geste gracieux, emporter la vapeur au plus près d'elle (le ruban des gymnastes).

Tandis qu'ils marchent sous les réverbères moribonds du petit bourg, Keu papillonne donc à ses côtés. Il l'emmène dans sa danse piétonne, en avant, en arrière, en ciseaux, sautille à chaque occasion, à chaque trottoir joue l'équilibriste. L'air se fait plus lourd, le temps est à l'orage et la sueur perle sous leurs vêtements. Ils accordent leurs pas, puis accélèrent et piquent une course entre les lourdes et battantes gouttes d'une pluie torrentielle enfin tombée. Des coups de tonnerre éclatent. Une, deux secondes. *Ce n'est pas loin*. L'intense bonheur de Lys : son visage est lumineux, ses cheveux défient l'ondée ; elle aime au delà de tout la tempête, la neige, la grêle et le verglas, le froid le plus sombre, et tout autant la chaleur moite et l'orage en été.

Demain, si le soleil est trop cru, ils gonfleront les pneus des vieux vélos et partiront sur la trace de cette piste forestière ensevelie sous les aiguilles des pins. La lumière tamisée de la forêt les guidera vers le lac, à l'est. Près d'un somptueux jardin, un tout petit pont de bois franchit un tout petit bras du lac rejoignant l'océan. C'est ici qu'ils se sont rencontrés, quelques années auparavant.

Un rituel.

Elle sautait du pont, il n'osait pas. On se moquait de lui, mettant lâchement en doute la virilité d'un adolescent un peu maladroit. Parmi ceux qui riaient, plus tard, deux préféreraient les hommes, trois haïraient les femmes, un se jetterait d'un balcon à défaut d'un pont, deux encore resteraient vierges jusqu'à trente ans avant d'aller aux putes jusqu'à la fin, et un qui serait son premier ami véritable s'en voudrait secrètement d'avoir été si con, cinq autres auraient une vie sans histoire, voire triste. Sous les injures, impassible, Lys tendit la main à Keu, imposant un silence respectueux aux jeunes hommes de l'assistance en âge néanmoins de pressentir sa beauté à venir. À l'oreille, elle lui annonça avec beaucoup d'assurance que le courage n'existait pas. Le courage lui en revint : il sauta.

*

Une rencontre comme celle-ci, la même réaction en chaîne que la culbute de deux atomes projetés à grande vitesse. Un sillage large et fort en remous, ébranlant toute la géographie des pensées limitrophes. Une conviction si forte que toute

silencieuse qu'elle fut, elle éroderait les plus sourdes falaises. Tandis qu'ils seraient deux, le ciel n'aurait plus tout à fait la même couleur.

*

La vieille Leodrova, ses cheveux cendrés soigneusement plantés en un chignon d'un autre siècle, sa longue robe fleurie fanée, ses talons hauts sur ses bas blêmes sur ses jambes blessées par un vilain nombre d'hivers : dans un restaurant chic où le serveur la reconnaît. Elle est en retard. Privilège de l'âge, apanage de la fortune et luxe d'une chasseuse chevronnée, car Madame Leodrova a dû faire chavirer de solides gaillards en son temps. Ses manières, malgré des conditions dramatiques, démontrent une distance, un port gracieux, une lascivité toute slave. Elle marche et se distingue, défiant l'usure de ses membres. Souffrir, une habitude ; en silence, une culture.

Le détective, fasciné, étudie chaque geste de la dame. Elle pince un peu ses lèvres, boit une lampée sévère d'un cocktail sirupeux puis entame la conversation. Amusé, on l'écoute raconter comment de fieffés bureaucrates ont fait classer l'affaire Vaclav le lendemain même de sa mort. L'analyse balistique avait conclu à une balle tirée d'une antiquité allemande à bout portant. La tête, ça ne pardonne pas. On avait bien noté aussi une dégradation physique plus ou moins générale. Et puis plus rien. L'arme disparue, le coupable envolé : un assassinat en bonne et due forme. Vaclav, petit monarque atrabilaire, était à lui seul un mobile ambulante. On lui comptait des ennemis par pays entiers. Le soupçon le plus évident portait sur un quelconque opposant, lequel deviendrait intouchable dans les mois suivants.

D'après notre briscarde, ce n'est pas impossible, à ceci près qu'ils ne sont plus aussi nombreux ni aussi capables, ses adversaires politiques. Ceux encore en vie ne sont pas pour autant en liberté. Vaclav s'entourait de rudement bons DRH.

La vieille soupçonne d'autres raisons à la mort de son fils. Instinct de mère, de ceux qui font fléchir la réalité elle-même plus qu'ils ne la percent. Ça ne se discute pas. Ce n'est pas tant la conclusion d'enquête qui la dérange que la hâte où elle fut rendue.

Son rôle à lui, ce sera de reprendre l'affaire, de découvrir ce qui s'est réellement passé, et les mobiles de cette mise à mort. C'est probablement inutile. Le détective arrivera au même résultat, mais *cela*, dit-elle, *aura le goût de me laisser du temps pour supporter les choses*.

Elle dit « les choses », comme on dit *truc*, *bazar* ou *machin*. Quelles choses ? La mort de Vaclav ? L'incompétence de la police ? La folie de sa progéniture ? Ce qu'elle demande, cette femme usée, c'est un répit ; le temps d'organiser son monde, ses habitudes, ses attentes. Elle veut se reposer, la vieille, juste un moment, sur son épaule fringante de privé complaisant.

Pour une maîtresse potentielle, il proposerait d'autres consolations. Pour une fripée vraiment gâteuse, il ferait traîner jusqu'au trépas. Pour celle-là, il aura l'obligeance d'élucider plutôt que d'éluder.

*

« [...] Après notre rencontre, je n'aurais jamais pensé te croiser de nouveau. Les hommes n'ont pas le sens des évidences, que veux-tu ? Tout en charme et en sérénité, mélange rare et détonnant, tu avais fait tomber sur mon adolescence une nuit clairsemée d'oublis. Ta leçon sur le pont me permit de survoler de très haut toutes les expériences que l'on dit cruciales. Je n'ai pas souffert de romantisme débilitant, je n'ai jamais dit merde plus que nécessaire à mes aînés, j'ai même aimé les écouter ; en tant qu'élève, contre la bienséance, je n'ai jamais perçu de différence fondamentale entre les sciences et les lettres, j'ai même désiré puis joui goulûment de la philosophie ; jusqu'à mon corps qui ne s'est pas attardé sur les impératifs : je n'ai pas eu d'acné et il aura fallu trois jours à ma voix pour muer proprement. J'en ai conçu l'idée plaisante que cet organe de l'expression s'attarde autant qu'il souffre des sottises pour lesquels on l'emploie. [...] »

*

Premier voyage : la morgue. C'est bien une vieille pétoire allemande qui a dégommé le client. *Un Mauser C96 Schnellfeuer M712*, dirait-on. *C'est long et précis comme un trou au milieu du front.*

Le corps a effectivement subi de « sévères traumatismes ». On jurerait qu'il a descendu un escalier de trois kilomètres la tête en avant. Fractures sans conséquences mais douloureuses. « *Les* » plus douloureuses, suinte l'horrible Quasimodo employé par la morgue : un petit être sordide dont on espère – à raison – qu'il est l'unique rejeton d'une mère abonnée à toutes les drogues possibles.

Quant à la victime : la cinquantaine tassée mais bien conservé, solidement charpenté ; son corps est une épave. Quoique le nabot lui rend encore tous les honneurs : dans le même champ de vision, Vaclav Leodrov rayonne presque de vitalité.

Un détail cependant, l'ultime ignominie devant laquelle le détective accuse un dégoût frissonnant. À monstre, monstre et demi, cet assassin est totalement immoral : la victime a une écharde enfoncée sous un ongle...

Deuxième étape : le lieu du crime. La résidence secondaire des Leodrovi dans le Limousin profond. Vaclav aimait y passer quelques jours entre deux coups d'état désamorçés. Il appréciait la France pour sa tranquillité et l'anonymat absolu qu'il inspirait aux paysans. Aucun de ses voisins ne savait qui il était. Aucun ne le saurait jamais ni ne s'en soucierait. Sa mort tragique était un événement à peine pittoresque en comparaison des histoires salaces de la femme du boucher-commissaire et du maire-boulangier que le prêtre-banquier dévoilait à confesse.

La résidence est propre, très moderne. C'est à dire grise, froide et bigrement enviable. Quelques membres du personnel à passer en revue, d'après la cliente. Mais on sait que la semaine précédant le meurtre, comme un fait exprès, Vaclav avait congédié tout le monde. La grande majorité des petits serviteurs n'était pas déclarée, bien entendu. Aucun

moyen sérieux de retrouver un clandestin rompu à l'art de la fuite. Si l'assassin en est, l'affaire peut bien s'étendre jusqu'aux calendes grecques. Confusément, le détective sent bien que c'est une fausse piste.

Le valet est sûr, paraît-il. Un homme d'une soixantaine d'années qui a suivi Vaclav depuis son adolescence. La vieille s'en porte garante et ne souhaite pas qu'on l'interroge. Sans doute, ces deux là n'ayant pas toujours été d'un âge aussi vénérable, a-t-elle quelque friponnerie à cacher. C'est toujours un type de moins à cuisiner.

La cuisinière, d'ailleurs, si elle est déjà moins sûre, ne peut en aucun cas avoir réalisé pareil ouvrage sur la carcasse du slave. Il fallait une force et une violence diablement masculines pour arriver à ce résultat. Or la fille – affront vivant à notre image des femmes de l'est – pèse dans les quarante kilos toutes casseroles en main. Quoique l'image d'une walkyrie ainsi armée, tabassant soigneusement le bonhomme, reste séduisante.

Pour le reste, Vaclav allait à l'essentiel : la maison est vide ou presque. Seule la chambre du mort est encore un peu vivante. Une penderie austère, une salle de bain luxueuse ; dans un coin, une porte communique avec un cabinet.

À coup sûr, c'est ici qu'il vivait – qu'il vivait vraiment. Au sortir d'un monde de béton, passé le seuil, de son regard le plus envieux, le détective identifie des essences de bois fabuleuses : palissandres divers aux envoûtantes circonvolutions, loupes tourmentées, sombres, peut-être de noyer, ou de thuya. Sur des meubles toujours résolument orthogonaux et rectilignes, des méandres hypnotiques inlassables. Odeur de cire. Lumière freinée au travers de persiennes massives... C'est dans cette pièce qu'il faut chercher.

Le bureau est presque vide. C'est un bureau de vacancier. Le détective, par acquis de conscience, en fouille quelques tiroirs. Et dans l'un d'eux, comme n'attendant que lui depuis toujours, une photo.

Cette photo, c'est comme de descendre un soir au coin de ta rue, d'y trouver Nicole Kidman qui aurait subitement décidé de changer de pays et de carrière, et puis de la sauter contre la grille pour une somme grotesque.

On y voit Vaclav, jeune et charmant, tenant par la taille une superbe rousse. Leurs yeux sont encore crépitants malgré la couleur passée du cliché : aucun doute, ils sont amants. Et aucun doute : elle, c'est *elle*.

*

Vaclav embrassait merveilleusement. Il était bel homme à cette époque ; petite trentaine charismatique, pétillant et encore épargné par l'érosion du pouvoir.

Des mollets sublimes, des épaules sculptées, un cul ciselé. Muscles ronds, vrais, chauds et gourmands. Un corps enviable qui respirait le confort, malgré une attitude très artificielle d'horrible macho aiguisé pour la chasse. Tout ce qu'elle détestait : *il*

était beau, le salaud...

Lys et lui avaient eu envie l'un de l'autre. Pourquoi pas.

*

Puisqu'il faut bien commencer quelque part, le détective se rend au premier troquet du coin. Comme prévu – parce que prévisible – il y trouve un barman talentueux qui ne fait déborder la mousse que pour les étrangers ; une barmaid sur le retour, muse inamovible des adolescents locaux ; leur fille rebelle et maquillée à la truella, fantasme inavouable des vieux cochons régionaux ; leur chien, colossal, trois pattes dans la tombe depuis bientôt dix ans. Avec cela, je vous sers une palanquée de baveux désossés par l'alcool et la station assis-debout éreintante que réclame le service au bar. Les soirs de foot, ils suent avec l'équipe et s'essuient au sous-bock.

Après quelques pressions, le détective s'en va distribuer des tapes dans le dos des bigorneaux violacés incrustés au faux marbre assorti des tables bancales. Puis il engage ses zygomatiques dans des courbettes admiratives, et finit par mugir en philosophe avec les autochtones. Les rillettes « maison » du jeudi sortent du frigidaire : on l'invite, il supporte, le sourire et l'estomac aux lèvres.

Tout en le jouant, ne pas dire qu'on est journaliste, ne pas dire qu'on ne l'est pas ; exciter la curiosité puis, sans préavis, conspuer le guide Michelin *qui n'a pas de goût*. Ce soir les hommes diront à leurs épouses avant de s'endormir combien c'est un chic type, le touriste.

Dès l'aurore, il faudra de nouveau les travailler au corps pour soutirer des bribes de témoignages autour de la mort de Vaclav. Avant de se retirer, il n'omet pas de roter un *au revoir* très sincère, la piquette locale encore agrippée à l'œsophage.

La « chambre d'hôtes » est tenue par les sosies du couple propriétaire du bar. Sans doute la région regorge-t-elle de consanguins très sympathiques. *J'ai atterri dans une foire*, se dit le détective avant de fermer des yeux jaunis par son travail d'infiltration. *Demain sera plus instructif*.

Le lendemain, ce qu'il apprend, c'est la pétanque et la belote.

Le surlendemain, il peaufine son patois. On dit dans le coin que le *ruskof* ne tournait plus rond depuis quelques temps.

L'avant dernier jour, à la lisière de la cirrhose, il dégotte enfin l'information qui lui permettra de s'échapper du tombeau limousin : un homme serait venu « tout comme lui » – c'est à dire sans crier gare. Il aurait été présenté et traité comme un prince par le slave. Resté quelques jours, reparti le lendemain de « l'incident ». On n'était pas persuadé qu'il avait répondu à la police. On n'était pas non plus convaincu de son nom. Sa description poussive : de trente à cinquante ans, taille moyenne, poids moyen, yeux marrons, cheveux bruns (grisonnants ?), litanie des témoins paresseux.

Dans le labyrinthe d'une enquête sans le moindre indice, ce type sentait pourtant le fil d'Ariane à plein nez. Mais par où l'attraper ?

Après bientôt une semaine, les villageois – ainsi sont-ils –

finissent par lâcher le morceau. L'homme était descendu au même gourbi que lui le soir du drame, pour ne pas déranger la volaille au travail. Avec un peu de chance, les gérants auront bien tenu leur registre.

L'hôtesse est farouche et sans joie, son mari sombre et crétin ; le détective au nez creux avait dès le départ payé de sa personne pour apprivoiser la mégère, pressentant tout à la fois son utilité future, la rondeur de ces seins ruraux sur des hanches terriennes, et le parfum champêtre de sa nuque. Des vacances de santé.

Le soir même, l'information est extraite avec férocité dans l'arrière-cuisine.

*

Le vieux président aimait Lys. Il ne se lassait pas de la recevoir. Ils se rencontraient autour d'un thé, dans son salon intime. Personne d'autre ne s'y rendait depuis la mort de sa femme. Le président y servait lui-même le liquide frémissant d'une infusion d'*aiguilles d'argent* : c'était exceptionnel. De ce lieu interdit où ils parlaient, le vieillard et la femme sortaient au bout de longues heures, rayonnants, comme soulagés de charges jusqu'alors insoupçonnables. Rajeuni pour lui, plus sage et plus sereine quant à elle. Bienveillance et distinction respectivement faites chair.

- Vous savez bien ce que je fais. (*Lys se lance dans un de ces discours galvanisés dont elle a le secret*). J'ai levé une armée désarmée et désarmante. Nous parcourons le monde et ses acteurs. Nous sommes là pour les soutenir sans y paraître. Nous sommes le vent léger d'une *option de penser...*
- Vaste programme, ma chère. Je ne suis pas persuadé que pour ces gens, penser soit le moins du monde une chose légère. On leur a dit que cogiter était un accablement, qu'il valait mieux souffrir le martyre que de laisser émerger l'austérité d'une réflexion. D'ailleurs ils ne se sentent humains que dans le sentiment. Pas dans la pensée.
- Parce qu'ils n'ont pas bien saisi que l'intellect est justement dans la nature humaine. Nous le sécrétons bon gré mal gré au même titre que la sueur.
- C'est peut-être pourquoi ils ne l'acceptent pas. Suer, réfléchir, ce n'est pas bien propre.
- Ne nous leurrions pas, c'est vrai. Penser ne représente pas, loin s'en faut, un acte social : penser, peut-être, pue.
- D'après vous, ce n'est pas de penser qu'il ont si peur, mais bel et bien d'être seul.
- Ah, la solitude. Grand sujet la solitude...
- Question difficile...
- C'est la réponse qui est dure, sévère, presque sacrilège.
- Et quelle est-elle, je vous prie ?
- Prenez-les face à face, seule à seul ; dites que la question ne se pose pas. Dites que Dieu n'a pas besoin d'exister. Ou que le mensonge est héroïque. Dites que cette inspiration qu'on envie aux artistes est un fardeau. Dites aussi comment le travail et l'introspection sont à l'origine des grandes œuvres ; que c'est le poids de la page noire qui

prévaut sur l'imbécile mythe de la page blanche. Enfin, dites qu'il faut du temps, de la patience, que rien n'est facile et que c'est tant mieux. Dites que la mort est à la vie son flamboyant corollaire, et que l'amour contient sa fin. Dites-leur que c'est cela, une solitude.

- Arrivez-vous à les convaincre ainsi, ou comptez-vous sur votre charme ?
- Je ne sors jamais sans.
Je leur montre que la solitude est belle comme un désert. Et je propose, en sœur nomade, de les accompagner un temps.
- La solitude accompagnée. Comment refuser pareille invitation...
- C'est un spectacle saisissant lorsque les pièces d'une vie dissolue se mettent en place, que des idées flottant dans l'atmosphère se condensent sous vos yeux et prennent forme – de larmes chez certains. Leur passé prend enfin des allures d'avenir. Et les nuages restants de leurs angoisses d'hommes en colère se dissipent dans la foulée.
Nous sommes le vent, vous dis-je.

*

Armstrong. Louis Armstrong. Le bonhomme avait osé noter ce nom dans le registre de l'hôtel. Le détective, s'il est un peu mari de s'échouer sur un pareil récif, n'en goûte pas moins l'humour. Lorsqu'il demande à son hôtesse encore ébouriffée si, vraiment, ce nom ne lui dit rien, elle finit par lancer triomphante que ce Louis, mais oui, c'est le type qui a marché sur la Lune. La vision du noir béat, en trompette, effectuant quelques bonds timides sur le sol lunaire prend d'assaut le détective. Il étouffe son ricanement dans les seins de la sotte.

*

La vieille Leodrova prend note sans broncher. Elle a parfois le vibrato joyeux lorsqu'il décrit ses mésaventures. Une cliente agréable.

- J'en suis bien désolé, madame, mais cette piste est une impasse.
- Détrompez-vous, jeune-homme. Ne serait-ce que cela, je ne savais pas que mon fils était accompagné durant ses derniers jours.
- Probablement un tueur à gages un peu doué qui aura gagné sa confiance. Classique.
- Mon fils était l'homme le plus méfiant de la planète. Il n'accordait presque jamais sa confiance.
- Il suffit d'une fois.
- Vous y êtes. La piste est parfaitement claire. Vous dites qu'il était avec un ami ?
- C'est ainsi qu'il présentait cette personne aux autochtones.
- Sachez que d'amis, je ne lui en connaissais qu'un.

Il faut toujours se jouer du client. Obtenir de lui qu'il s'épuise à votre place, extraire toutes les informations qu'il cache à son insu. Les vraies, les solides. Ajoutez-y des honoraires exorbitants : le détective se fait parfois l'effet d'être psychanalyste.
Après une pause méticuleusement dosée, il reprend.

- Ce n'est pas de l'eau que vous apportez à mon moulin : c'est un torrent.
- Malheureusement je n'en sais pas plus. Mon fils aimait garder le secret de ses relations. Même envers sa propre mère. Il n'avait qu'un ami, c'est une certitude, mais c'est tout ce que j'ai à vous offrir.
- Ce sera un ruisseau, alors. On fera avec.
- Vous continuez ? (*voix d'enfant au pied du sapin de Noël*)
- Pour vous, jusqu'au bout de monde.
- Vous feriez un parfait diplomate.
- Se vendre, madame, c'est se laisser découvrir avec malice.
- Restez charmant comme vous êtes ; nous avons trop de diplomates.

La vieille n'a pas la langue dans sa poche. Le détective oublie toujours le bénéfice de l'âge. Foutu bénéfice de l'âge. Une longueur d'avance incompressible. Il faut jouer plus doucement. Mais les questions bouillonnent maintenant sur ses lèvres.

- J'y pense à présent, un détail... J'ai trouvé un cliché dans le bureau de votre fils. Je voudrais votre avis.
- Volontiers.
- J'en fais faire une copie et vous l'envoie par le biais de l'ambassade parisienne.
- Jeune homme, vous devriez vivre avec votre temps. Ne vous encombrez pas tant, voyons, envoyez-la plutôt par e-mail.

*

À propos des cons :

La bestialité chez certains réside en ce qu'ils s'emploient sans répit à ce que tu aies tort. Être d'accord avec eux ne leur suffit qu'à peine ; les contredire te condamne ; mais par dessus tout, parler d'autre chose, oser changer le thème, quel outrage ! Dès lors, ils en font une affaire personnelle et finissent par t'aborder à la faveur d'un ombrageux moment comme des pirates un navire trop ostentatoire. Toute paix, harmonie, joie, sera moquée, froissée, jetée ; toute tentative de beauté déniée, évacuée, toi avec. Si par audace tu penses – et penses libre – ils étouffent de rage. Tu leur prends tout l'air de leurs prérogatives. Pour te briser, ils pérorent sans repos, jusqu'à se contredire s'il le faut, au seul plaisir de couper ton élan. Aucun droit de réponse, aucun moment de réflexion, si tu n'es pas assez vif, tu as tort ; si le bon mot t'échappe, c'est que tu as tort ; si tu leur concède quelque bribe de raison, c'est que tu avais donc

entièrement tort. Pour eux, la vérité n'hésite pas,
elle jaillit,
et elle jaillit d'eux.

Sur le chemin des vérités, c'est bien le gouffre de la fin du monde lorsqu'en ultime argument, ils offrent la médiocre expérience de leur médiocre vie. Au delà d'eux-mêmes, point d'existence possible. Orbite géostationnaire, autoroute, nombril : quand la majorité l'emporte, la différence se meurt.

*

L'ambassade grouillait des vieux-beaux habituels, de leurs femmes (étrangement toutes décoratrices d'intérieur) et de leurs maîtresses (d'un extérieur décoratif). Des enfants venaient parsemer cette nature morte de paillettes riantes. Ils courraient entre et sous des buffets pesamment garnis. À leur image, Lys lutinait tandis que lui, très sérieux (elle adorerait le voir à l'œuvre), s'adonnait aux politesses d'usage. Il ignorait sa présence.

Il était occupé à la récolte de doléances. C'était son emploi véritable. Il prenait note sans broncher : des râleurs ventripotents, leurs grognasses outrées... il était payé – cher – pour les entendre geindre. Il prenait à son compte les insultes des hôtes et promettait réparation avec assez de révérences et suffisamment bas pour qu'ils concèdent enfin, dans la jouissance de l'écraseur de mouches, le répit nécessaire aux pourparlers à venir. Puis le beau rôle était laissé au maître des lieux, lequel agissait pareillement, mais pour une instance supérieure.

Une pénurie de plaintes frappa Keu de plein fouet. Soudain, on lui souriait, le saluait, le félicitait ainsi que son employeur pour la merveilleuse soirée qui se déroulait là. Jamais ce n'était arrivé en huit ans de métier. Désarçonné, inquiet, paniqué – pour la forme – il se jeta dans l'escalier et prit de la hauteur. De là, il observa les bancs de convives en mouvement dans la grande salle. Plissant les yeux, il découvrit un courant anormal qui les détournait de leur mauvaise humeur. En guise de récif, là, une sirène rousse avec laquelle on conversait à bâton rompu. C'était comme un bon restaurant, on se l'indiquait poliment entre convives, parce qu'elle n'était mentionnée dans aucun guide. Un rien anxieux, il se fraya un chemin jusque derrière elle et lui glissa, deux coupes en main, un *bonsoir* langoureux. *Vous êtes en train de ruiner mon travail*, dit-il sans se départir de son sourire. Et avant même qu'elle ne réponde, il sentit le parfum d'un souvenir lointain. *Avec joie*, répondit-elle. Parlait-elle champagne ou licenciement, jamais il ne le sut. Elle saisit la coupe, se retourna, leva les yeux.

Face à face.

Comme une déflagration de joie véritable qui viendrait souffler tout, vacarme, lumière, mouvement ; ils se reconnurent.

Ce n'est pas tout, lâcha-t-elle sur le ton ordinaire de l'ouvrier après la bière, *mais nous*

avons beaucoup à faire, toi et moi. Tu as l'air plutôt doué dans ton genre. Tes hôtes sont à point, juste comme j'aime... que dirais-tu de voyager ? Et sans laisser le temps de la réponse : démissionne, je t'embauche.

La vie se joue sur ces choix qui n'en sont déjà plus. Il voulut probablement rétorquer quelque chose de ciselé, feindre une hésitation, se faire désirer, un *je ne sais pas* hésitant.

Rien ne vint.

Il monta faire ses bagages.

*

Lettre à Lys

« [...] Puis nous avons longuement conversé.

J'avais le sentiment de comprendre ta voix plus que tes mots. Nos paroles s'aimaient dans l'atmosphère : le plan virtuose de notre avenir.

Tu m'as dit :

Je suis dans l'ombre, c'est là que sont toutes les passions. Ici se déroule le monde, ici est le « comment », les conditions, les coulisses, quand la scène illuminée résonne causes, excuses, explications, « pourquoi ».

Je t'ai répondu :

Je suis dans l'ombre, c'est là qu'est la patience. Observer, choyer le temps. Se jouer du jeu commun, des lieux fatidique, de la hâte essentielle.

Tu as ajouté :

L'éloge de l'ombre est à venir. L'Asie en a toute la science ; n'est-ce pas ainsi qu'elle nous fascine ?

L'esthétique de l'ombre et la considération du temps : ce que nous avons à offrir au monde.

J'ai pensé tout bas :

Le monde, ce que nous avons à nous offrir, Lys. [...] »

*

De retour, fraîchement échappé du Limousin abyssal où l'avait mené l'enquête la plus glauque de sa carrière, le détective suspend son manteau, ferme la porte, règle l'halogène au plus bas et s'affale dans ce grand fauteuil symbole de cuir en succès véritable.

Vient une profonde inspiration : se servir un verre du délicieux remède à la merci de la poussière sous le bureau depuis plus d'une semaine. Comment diable peut-on se contenter de ces mixtures anisées qui farcissent les papilles ?

Son verre expédié, il envoie le lancinant manège du répondeur téléphonique.

Un client comblé – une maîtresse satisfaite – une invitation pressante pour une beuverie célibataire – Ludmilla, vague connaissance, quémandant un rendez-vous – un faux numéro – un ou deux « vous avez gagné »... – et puis la voix d'une ancienne amante.

Elle veut prendre des

nouvelles.

Juste.

Elle espère que tout va bien pour lui. *Oui et non. Pas malheureux. Pas non plus joyeux. Manque d'intensité, disons, de vie, peut-être. Enfin... si, cette enquête... le retour de la mère dans l'actualité.* Le message continue. Elle parle d'elle, heureuse. Cela se veut innocent, ça l'est sans doute. Mais un parfum torride de sueurs mélangées hante encore les narines du détective.

Pourquoi s'étaient-ils quittés, déjà ? Pas évident à dire. La mémoire fabrique de l'instinct en dévorant les souvenirs. Tel que le monde s'est écrit depuis, tel qu'il est devenu, lui, ici, maintenant, leur séparation est devenue une chose absurde.

Le message se termine. Elle l'embrasse, dit-elle.

des lèvres suaves...

Épuisé, le détective s'endort dans son fauteuil.

*

Le vieil homme reçoit Keu comme un ami. C'est très impressionnant : son salon privé, finement orné, un peu vieillot mais tellement harmonieux.

Et ce thé si subtil, rare, un goût tardif envahissant le palais tout entier. Les grands vins offrent pareille impression ; ils fournissent une ivresse légère, cotonneuse, qui vous habite tout le jour et accompagne la nuit de rêves guillerets.

Le président trouve une démarche plus alerte en ce lieu hors du temps. Faisant silence d'abord, il sert lui-même le thé et propose de *ne surtout pas prendre de sucre*. Keu s'égaye poliment.

- Était-ce convenable ?
- C'était bien. Simple. À la hauteur.
- Je n'ai pas pu venir. Je supporte mal les voyages, à présent.
- Ce n'est rien.
- Qu'est-ce qui vous amène, jeune-homme ?
- Je le cherche.
- C'est une mauvaise idée.
- Je le sais.
- Je peux vous y aider.
- Je le sais.
- Et quelles sont vos intentions ?
- Vous les savez. Mais j'ai encore des doutes.
- Je suis certain que vous ne les changerez pas. Vous êtes allé à bonne école avec elle. Néanmoins, ma position actuelle demanderait que je vous fasse changer d'avis.
- En effet. Mais seul, j'ai les poings liés.
- Écoutez... Rigoureusement entre nous et dans cette parenthèse où nous sommes (entre hommes, égaux, sans âge), je vous soutiens. De tout mon cœur. Je vous donnerai les moyens nécessaires.
- Je ne sais comment vous remercier.
- Réussissez.

- ...
- La seconde infusion est toujours meilleure ; je vous ressers ?

*

Madame Leodrova au téléphone. Le détective à l'affût, un mal de chien à paraître serein.

- Alors, cette photo ?
- Jolie.
- La photo ou la dame ?
- Les deux.
- Un avis sur le sujet ?
- Je suis très surprise. Vous dites avoir trouvé cela dans son bureau ?
- Tout à fait.
- Cette femme, je croyais qu'il l'avait oubliée.
ravalant son impatience
- Vous la connaissez ?
- Il y a longtemps.
- ...
- J'ai toujours pensé que mon fils s'en était remis.
- Remis ?
- De son premier amour. Le premier véritable. Elle.
- Alors ils étaient amants.
- Oui, quelques mois.
- Quelques mois seulement ?
- Il semble qu'il n'en faille pas plus aux hommes pour être à jamais ébranlés.
- ...
- Elle est française, ça je peux vous le dire. Mon fils en a gardé le goût. Pour le reste, je ne vois pas quel rapport elle peut bien avoir avec sa mort. Elle le fuyait plus qu'autre chose aux dernières nouvelles (qui datent). Je vous assure qu'ils ne se sont pas croisés depuis. Il m'en aurait fait part.
- Je me permet d'insister, madame. On m'a laissé entendre que votre fils déprimait depuis quelques temps.
- Cela arrive à tout le monde.
- Pas à un grand garçon comme lui, pas sans raison ; raison de cœur, peut-être.
- ...
- Je me disais qu'il aurait pu la croiser récemment. Ce qui expliquerait son état, la photo, seule dans le tiroir, et son besoin de retraite, avec un ami, le seul ami. *Seul ami et amour véritable*, ça rime.
- Vous allez vite en besogne. Et puis cela n'explique en rien son assassinat.
- Question d'instinct, madame. Je veux creuser où la terre est meuble.

La vieille dame sait parfaitement déceler la tromperie, surtout lorsqu'elle est mal agencée. Plus jeune – plus avide de confession – elle aurait relevé. Mais à présent, après tout, le mensonge est la croix du menteur. Est-il besoin de la lui prendre ?

- Je n'en sais pas plus sur cette femme. Mais je chercherai de mon côté si cela peut vous combler.
- Merci.
- Pour le moins, je suis ravie de constater que cette enquête vous tient à cœur.
- Madame, c'est mon métier.
- J'ai bien cru que vous me laissiez tomber, vous savez.

Après avoir raccroché, en nage, le détective finit sa bouteille. Il appelle l'ami Jason.

Un personnage, Jason. Un type tellement irréal qu'on se demande toujours s'il ne cesse pas d'exister sitôt sorti du champ de vision. Une hallucination à lui tout seul qui fait passer les schizophrènes pour des pygmées de la psychiatrie. C'est un compagnon de nuit : ils aiment sortir et boire. Jason, plus. Plus boire que sortir.

*

Quant à la vérité, qu'elle soit magnifique est une chose. Qu'elle soit louable reste à prouver. J'en ai vu de tranchantes qui, sans aucun égard, étaient tirées à bout portant.

Sans oublier qu'une fois découverte, cette mante bigote parasite et dévore même le fait, son acte créateur, sa raison d'être.

*

Le « Requin-sabre », *péniche-hôtel-discret-tout-confort* pour quelques businessmen en croisière.
Métal contre métal.

Le français a choisi une lame russe. Plus souple. Le ruskof, une lame française. Plus prestigieuse. La salle est en arrêt devant les deux *seniors*. On les observe comme on assiste à un typhon ; détourné, hagard, pour rien au monde on ne perdrait de vue le duel. Les lames glissent, les corps frôlent. Caresse armée, symphonie pour voyeurs. Deux flammes. Heurts fluides.

De l'intérieur, c'est autre chose. Les mailles du masque sont trop épaisses, on se bat en aveugle, ou presque. Le poignet vibre à chaque contact, la pression relâchée induit la retrouvaille : coûte que coûte. Parer. Feindre.

Se fendre – explosion offensive.

Lame éconduite, se retirer, revenir à la charge.

Keu a d'amples attitudes. Il use de gardes désuètes. Il est moins efficace mais prend son avantage dans la surprise. De là, la rencontre a viré au théâtre dantesque. Vaclav, plus « moderne », avait débuté sobrement, presque hautain. À présent, il est question d'esquive, de course, de bond, lame en avant, cri à la gueule, sang aux yeux. On ne compte plus les points depuis quelques minutes. On quitte la piste, on se désarme, on roule à terre : c'est au dernier qui restera debout. Ce qui est sublime, c'est l'enjeu disparu. Finir ce qui est commencé, rien d'autre.

Épuisés, viande saturée, instincts sustentés, les rivaux se serrent la main et se présentent. Vaclav est aux anges. Keu n'est pas mécontent. Une amitié se profile. Elle n'est envisageable pour le slave qu'à cette condition qu'aucune compétition ne sera possible : s'ils usent du même lieu, de la même arme, de la même soif, ils sont néanmoins incomparables. Question de style : Keu aime se battre. Vaclav aime gagner.

*

Jason macère depuis un bon moment. Ils sont descendus dans une boîte de jazz. C'est agréable, le jazz. De vieux fauteuils en cuir craquelé embaument le cigare, le spiritueux, le parfum lourd des femmes gâtées. On peut y boire sans en avoir trop l'air. Impression d'enfiler un costard, chic, on se tient droit. Même confit dans l'éthylisme le plus barbare, ça reste un lieu de contenance.

Sauf que Jason n'a pas compris ce principe.

Après avoir malmené la patience et les fesses de la serveuse, il entreprend de parler plus fort que l'orchestre. Le patron menace de les sortir tous deux. Le détective arrive tout juste à apaiser le ton lorsque Jason, miracle, perd toute couleur aux joues, s'excuse avec courbette acrobatique et fonce aux W.C. hommes.

Un voisin de comptoir profite du répit et, sans se retourner ni hausser la voix, comme pour laisser la chance au détective de faire semblant de n'avoir pas entendu :

– Difficile, votre ami.

Mais on ne laisse pas ce genre de perche tendue choir dans le silence. Ce serait impoli. Et puis l'occasion est trop belle de meubler enfin la soirée.

– Ce n'est rien de le dire.

Pas de réponse. Sans trop y croire, le détective reprend :

- S'il vous importune...
- Ne vous en faites pas. Je connais bien ce genre d'animal. J'avais un bon ami qui buvait trop, moi aussi. C'est une chose triste et délicate à manier. Ou déjà à saisir.
- Ne m'en parlez pas. Je cherche moi-même depuis des années les raisons qui le poussent à se mettre dans cet état.
- Ne cherchez plus, écoutez l'aîné compatissant que je suis : on boit pour oublier, on boit pour s'amputer l'esprit, le déparasiter, on boit aussi parfois pour être moins perçant, le regard moins voyant, afin de ne blesser personne.
- Par gentillesse ?
- Il y en a.
- Et vous avez une solution miracle ?
- Non bien sûr. Mais je peux toujours faire cas de mon ami, vous offrir une piste, une explication plausible, une vague tranquillité d'esprit en perspective.

- Dîtes toujours, je suis preneur.
- Il buvait énormément, à en devenir violent, ne serait-ce que dans ses propos. Il avait mille raisons d'arrêter. Mais pour cesser de boire, il faut une raison suffisante, n'est-ce pas ?
- Sans doute.
- Mais rien n'était suffisant pour « Monsieur » tandis que « Monsieur » lui-même ne se suffisait pas comme motivation. Un ego démesuré comme dénaturé, une vilaine tumeur : cancer de conscience. Et où prennent-ils racine, les cancers ?
- Souvent dans nos excès.
- Vous y êtes. Pour un cancer de l'ego, sans doute l'avait-on trop richement nourri, pourri. Ce n'était pas tout à fait sa faute : il avait un charisme naturel. Trop, sans doute, pour l'assumer tout seul. D'après vous, que faut-il pour endosser de lourdes responsabilités ?
- Il faut de l'expérience, je pense.
- Encore faut-il savoir jouir de cette expérience. En réalité, il faut être futé. Or son charisme débordant réclamait toute une intelligence qu'il n'avait pas, à l'évidence. Ce qui m'amène à cette fatidique conclusion : il était simplement trop con pour arrêter.

Le détective crache la mousse dans son verre, vacille et se rattrape, adresse un clin d'œil humide qui se retient d'éclater en fou-rire.

- Comme quoi l'on prend d'effroyables détours pour finir par trouver une solution tout à côté de soi, n'est-ce pas ?
- Sans doute.

L'homme se décide enfin à lui faire face. Jusqu'alors il scrutait en guise d'horizon l'arrière du bar. Cet éternel miroir déformé par les verres alignés. Impeccable, élégant, il incline son Borsalino noir, découvrant une crinière grisonnante dessus des yeux perçants.

- C'est la première fois que je vous vois dans ce club, jeune-homme.
- C'est la première fois que j'y viens.
- Qu'en pensez-vous ?
- Mis à part mon débauché de compagnon, je m'y trouve à mon aise.
- Vous appréciez le jazz ?
- En amateur.
- Comme il se doit.
- Sans doute.
- Sans aucun.

C'est alors que Jason, assez pâle, se hisse comme il peut à hauteur de détective. À travers les grognements (mais surtout grâce à ses gestes), il l'informe de l'imminence de son départ et le supplie de profiter de la soirée sans lui. L'habitude tuant le scrupule, celui-ci lui donne congé. Jason est preneur.

- Vous savez, Jason, c'est ce que j'appelle un type au passé prometteur. On ne peut pas lui en vouloir : il a simplement raté un tournant. Par définition : un accident. Je ne peux qu'attendre qu'il se remette en

- espérant que la moelle épinière aura été épargnée.
- Je vois ce que vous voulez dire. C'est désarmant. Pas moyen de le secouer par peur de l'abîmer encore plus...

Le silence acquiesce.

Le détective relance :

- Si cela reste entre nous, je peux vous confier deux choses.
 - Je vous écoute.
 - En réalité, j'adore le jazz. Parce que j'ai l'impression de devenir génial dès que j'en entend. Génial et spirituel.
 - Et l'autre chose ?
 - Je n'y connais strictement rien. C'est un véritable drame. Sans compter qu'autour de moi, il est hors de question d'en parler. Je m'exposerais à la moquerie. Peut-être pourriez-vous...
 - Commencez-donc par le commencement... vers 1925, Chicago. Certains y voient la naissance du Jazz : *West End Blues*, Louis Armstrong.
 - Louis Armstrong ?
 - Il débute par un solo, une improvisation. À la trompette. C'est idiot et génial. On ne faisait pas cela avant et on le fit après.
 - Louis Armstrong...
 - Louis Armstrong, oui. Il improvise, seul, au lieu de satisfaire au bordel organisé du blues *New Orlean* de l'époque.
 - Je me suis toujours demandé pourquoi tous ces types qui traînaient des histoires plus sordides les unes que les autres et sortaient à peine de l'esclavage... Pourquoi souriaient-ils toujours ?
 - Parce que le jazz (tout comme l'humour) semble s'évertuer à utiliser absolument tous les outils qui lui sont proposés, y compris les pires épreuves. C'est son devoir d'exploration, son devoir de jouissance. En soi – et techniquement – le jazz est bel et bien une attitude plus qu'un genre musical.
- Il y a jouer le jeu, fuir le jeu ; être *jazzy*, c'est se jouer du jeu.

*

Lettre à Lys

« [...] Voilà. J'aime – aussi – le jazz. J'en aime le charme, l'ironie... La retenue. Ce doute, n'y est-on pas par essence confronté à la moindre incursion de l'autre ? Et au plaisir de la satisfaction facile (la satisfaction – comme la tolérance – est toujours facile), ne peut-on préférer le grésillement intenable de la patience ? Un genre, dit-on. Dans tous les sens du terme : homme, femme, jazz ; juste, faux, jazz. Il déséquilibre toutes les dualités : bien, mal, jazz ; noir et jazz et blanc ; l'avocat du Diable. [...] »

*

La discussion s'éternise. Le détective en apprend long sur une passion qu'il s'ignorait. Bientôt, ajustant son chapeau, Keu laisse un beau pourboire, salue le détective et s'enfuit sans hâte.

Sans trop savoir pourquoi, ce dernier repense à elle, l'amante perdue. Elle était belle. Non, volontaire. Non, carnassière.

C'est qu'elle avait ces dents blanches aiguës qu'il caressait du bout des lèvres au détour d'un sommeil enlacés. Dans la défiance de se blesser sur leur tranchant. Et de grands yeux myopes dévorant l'air comme un brasier. Tout en elle se dressait envers et contre tout. S'ils étaient amants, c'était par souci d'évidence. Il le croyait. Il y croit encore. Tout ce temps, il n'a jamais trouvé dans un baiser autant de trouble. Jamais entre deux seins autant de satiété, ni autant d'abandon qu'en ses entrailles. C'était la nuit qu'ils s'aimaient, dans les coulisses du monde, du quotidien, en clandestins.

*

« Et il comprit soudain qu'il attendait de la rejoindre. S'il tournait en rond dans sa cage, c'était après elle. Malgré des vexations, des larmes, des mots, des mensonges et une méticuleuse absence, les mois pouvaient passer tant qu'ils voulaient, c'était gravé dans sa cervelle : elle était son chez lui, sa toute belle, son sourire et sa tendresse, son repos. Sans la promesse d'un souffle ensommeillé au creux de lui, le jour ne savait plus finir. Il avait perdu son minuit. »

*

AJOUT POSSIBLE

*

N'y tenant plus, la question brûlante vrille ses méninges : le détective se précipite à la morgue dès son réveil. L'affreux nabot qui hante le lieu le reçoit claudiquant, ruisselant de politesses, giclant sa laideur au regard.

Le groupe sanguin de Vaclav ? AB positif, rare, profiteur universel. Ses enfants ne pourraient être que de groupe A, B ou AB, quel que soit celui de la mère. Le détective est B, positif. C'est vraisemblable. Il demande au scrofuleux s'il serait possible de faire un test de paternité. La bestiole secrète une réponse évasive. Le détective sait bien qu'il faut des autorisations. Mais il est prêt à mettre le prix pour passer outre. L'abject freluquet se retourne, affiche un air outré, se veut autoritaire : *il n'en est pas question, je suis intègre, monsieur ; et vue ma gueule, c'est bien ce que j'ai de plus précieux, l'intégrité.*

Le détective chavire. Entre la mère en photo, le message d'un ex sur son répondeur (d'ordinaire si paisible) et ce petit être en souffrance, là, sous ses yeux, il cède, s'excuse, explique, supplie.

Là n'est pas la question, dit-il enfin très ennuyé, *c'est tout simplement*

impossible... Il tire le détective par la manche, approche son infernale haleine de son oreille et lui zozote un ton plus bas : *monsieur Leodrov a été incinéré ce matin même.*

Quelques secondes s'écoulaient durant lesquelles l'homme regarde l'autre dans le blanc des yeux, hésite à comprendre, regarde encore comme pour s'en assurer, comprend enfin.

Furoncle, lâche-t-il à l'employé disgracieux avant de dégager son bras ; et de tourner les talons, tête haute, comme après toute défaite qui se respecte.

Connard, répondra la bestiole, plus tard, seule, après avoir pleuré beaucoup.

*

Lettre à Lys

« [...] Ce qui est fantastique, c'est de ne pas être libre. Pas « sauvagement » libre. Une attention permanente aux racines de chaque mot, chaque geste. Loin de ces idées fausses des jeunes gens affamés de romance : une relation ne se mesure certainement pas à l'aune de la grossièreté familière, mais bien à ce que l'on pèse, mesure, choisit précisément pour l'autre, des précautions en cadeau. Des relations appliquées sont des rapports de charme. Tout est « entre » : entre les lignes, entre nous, entrechats, entre chez moi. Ce n'est qu'ainsi que les amis et les amants survivent au temps ; séduction et vigilance. Nos existences – toi et moi – ralliées sous cette bannière. [...] »

*

Ludmilla est très en beauté. Enfin, disons – pour rester courtois – que c'est une femme qui a failli être belle. Pour ne rien arranger, elle singe tant bien que mal quelques postures de séduction issues d'on ne sait quel manuel. Sa jupe la gêne beaucoup, on sent poindre à travers comme une vilaine culotte de grand-mère ; les talons lui sont une flagrante torture ; mais ses ongles et sa figure ont été peinturlurés avec une patience motivée. C'est cette volonté de plaire, de lui plaire, qui touche assez le détective pour qu'il fonce au casse-pipe.

- La jupe ne me va pas, c'est ça ?
- Si, si, très bien.
- C'est gentil de mentir.
- N'allons pas jusque là.
- Je me suis préparée en catastrophe.

menteuse

- Hé bien tu n'es pas si mal.
- Pas si mal ? C'était bien la peine de faire un effort.

Sans doute la pauvre a-t-elle perdu l'humour au pied de son miroir. Le détective ne relève pas. Cela ne servirait à rien.

- Où m'emmènes-tu ?
- Je ne sais pas. Tu comptais que nous allions quelque part en particulier ?

- Je ne sais pas, c'est toi « l'homme ».

Cela se confirme : elle aura appris la vie dans des romans de gare pétris d'in vraisemblables foutaises sur les rôles arrêtés de l'homme et de la femme. Il ne relève toujours pas. Simplement, il se sent fatiguer très vite.

- Et si nous allions manger quelque chose, en terrasse ?
- J'ai déjà mangé.
- Un verre, alors ?
- Alors c'est toi qui offre.

C'est définitif, cette femme est un ours déguisé.

- Tu veux me faire boire, avoue.
- Accusation sans fondement. Aurais-tu peur du grand méchant loup ?
- Aucun risque, tu n'es pas mon type.

Pas fin mais imparable. Dans la soirée, ils coucheront donc ensemble. Ce sera décevant, elle sera contente. Puis, sur un ton plutôt *paternaliste*, elle dira :

- Ce n'est pas sérieux entre nous, tu sais ?
- Je sais.

Elle accusera le coup. Il aura été froid, sec, tandis qu'elle espérait un drame, quelque chose qu'on pourrait voir à la télévision. Une *relation-sitcom* qui serait née de sa réticence feinte. Quant à lui, il saisira immédiatement avec quelle intensité Ludmilla cherche à faire rentrer l'amour où il ne rentre pas, comme une gamine un peu demeurée qui forcerait le cube rouge dans le trou jaune triangulaire. Un tas d'emmerdes en perspective. Tant pis. C'est elle qui aura mal.

*

Il y a ces images qu'on martèle et qui creusent insidieusement le lit d'une haine ordinaire entre hommes et femmes. Entre eux, cette mode revancharde et pauvrete d'une incompréhension supposée fatidique. On fait d'une perspective foisonnante un gouffre d'insuffisance fière et visqueuse. Cette cruauté qui donne au sexe un goût amer prisé. Baiser en soudard les yeux grands ouverts ; et jusqu'à oublier l'oubli de soi sublime des amours passées.

Lors, un parfum de caresse persistait dans les mains des semaines durant, on se sentait venir, on flairait une humeur, la vie à plein naseaux, humant des lèvres humectées, des cheveux en sueur. On gouttait, mordait, lapait la peau, les muscles et le

sourire. On avait un pif et une gueule : alors, perdre la vue et l'ouïe était une broutille.

J'aimais bien Ludmilla, j'avais de la curiosité pour elle ; quelle espèce de blessure pouvait bien retenir ce noble animal taillé pour l'amour en de pareils abysses de coût arthritique ?

*

Le « Requin-sabre » croise en bord de Seine sous les regards envieux de quelques touristes. Les parisiens, les vrais, restent de marbre. Au luxe, ils associent un quotidien aux odeurs de trottoir.

Pas bien loin d'ici, un jeune-homme ouvre fébrilement l'enveloppe qui contient sa licence de détective privé. Au même moment, Vaclav et son nouvel ami sirotent un *Mojito* glacé sur le pont. L'homme à l'accent traînant raconte son palmarès amoureux, dans son pays où les femmes, dit-il, *sont toutes belles... mais toutes pareilles.*

– Quel triste endroit.

Vaclav pose son verre, abat une de ses grosses mains dans le dos de Keu puis s'esclaffe :

- Tu as tout compris, mon ami. Et c'est pourquoi je voyage.
- En France ?
- Pas seulement. Mais j'aime la France en particulier.
- Pour quelle raison ?
- J'adore les françaises.
- Les françaises ?
- Elles sont insaisissables, elles font des manières, elles jouent les effarouchées. Et je m'amuse de voir leurs hommes à leurs petits soins. Chez nous, c'est plus simple. Un regard suffit. On a le froid à combattre et rien ne vaut de faire l'amour. On a ça dans le sang.
- Ça et la vodka...

Sous sa moustache très noire, ses lèvres très rouges dessus des dents très blanches s'ouvrent très grand et rient très fort.

- Le sexe et l'alcool, deux grands bonheurs de l'homme, n'est-ce pas ?
- Ainsi, vous préférez les françaises parce qu'elles sont invivables.
- Elles ne jouent pas le même jeu avec des étrangers. En amour, discuter est une perte de temps ; alors je fais semblant de parler mal leur langue.
- Et donc, quels sont leurs atouts, à vos yeux ?
- Elles sont variées... Elles ont toutes des parfums différents. Des formes pour tous les goûts. C'est un musée de la femme, la France. Paris, surtout.
- Et donc, votre inlassable appétit n'est contenté qu'ici.
- C'est exactement ça ! Mais fais-moi plaisir, l'ami, arrête donc de me vouvoyer. Ça trouble mon cocktail.

*

Reconstituer le quotidien de Vaclav est un jeu d'enfant. Tout d'abord parce qu'il en avait un. Ses journées parsemées de repères constituaient un rempart contre tout danger. De là, il suffit d'interroger dans l'ordre chaque personne à sa botte pour suivre ses pas. De son pays à sa chère France ; de Paris à son refuge de bouseux... Même ses maîtresses : toutes du même tonneau. S'il les avait occises au lieu de coucher avec, on eut cru voir procéder un tueur en série. On l'avait entendu dire qu'il aimait la diversité ; c'était vrai d'un certain point de vue. Des blondes, des brunes, des grandes, des petites... Mais pour le détective (qui les préfère brunes) il y a entre elles un lien saisissant. Après en avoir rencontré plusieurs, même diagnostique : amputation du cœur ; des saloperies en jupon. Luxueuses, certes, si bien qu'on peut du coin de l'œil les prendre pour des *dames*, mais avec toutes religieusement la même propension à mépriser les hommes autant qu'elles en ont le goût, autant que la honte, autant qu'elles exècrent les autres femmes dans la foulée, les autres autant qu'elles-mêmes. Et l'habitude d'avoir des habitudes pour se sentir vivantes, une préférence pour un narcissisme creux sacrifiant tout – le monde, l'amour et les idées – sur l'autel de leur cher dédain. Toutes ces femmes étaient pareilles et le plus inquiétant, c'était comme Ludmilla leur ressemblait.

De plus en plus souvent dans la biographie du slave, il y avait eu des égarements. Si ses habitudes formaient une ligne qui filait droit vers la mort par neurasthénie éthylique, cette ligne avait été bousculée par des vents insistants. Il arrivait qu'on perde sa trace, qu'il quitte son beau chemin d'asphalte pour quelque sentier imprévu. Si bien qu'au lieu de toucher au but, sa route avait dévié, avait *été* déviée, au tout dernier moment vers une fin attenante, la mort par plomb dans la gueule. Il fallait s'imaginer une sacrée rafale pour renverser le destin d'un Vaclav. Malheureusement... « *comprenez bien qu'un homme normal semblait insignifiant en comparaison de monsieur Leodrov* » disent ceux qui l'ont côtoyé. Les gens à ses côtés, c'était comme un vote blanc dans une urne : on les ignorait. On l'oubliait toujours, le vent d'un jour ; homme, femme, bourrasque, typhon, tous identiques d'imperceptibilité.

Pas convaincu, le détective. Par instinct, il décrète qu'homme ou femme, pour commencer, cela change tout. Étant donné le personnage rugueux qu'était Vaclav, il semble à présent évident de poser comme axiome qu'une femme vue en sa compagnie était différente à chaque fois. En revanche, le désintérêt que l'on portait aux mâles le côtoyant constituait un troublant point commun. Pour le détective, ces inconnus ne sont qu'une seule et même personne, un seul et même blizzard, et incidemment son suspect principal.

Reste à attraper ce qui vous souffle à bout portant : un ami.

*

Lumière tamisée, Dave Brubeck tourne depuis une demi heure. Concert au *Carnegie Hall*, New York, 1963. Avec son saxophoniste et ami Paul Desmond. Chaque morceau est ainsi joué : quelques tours ensemble afin d'installer la mélodie, puis un long et paisible moment de

sax'. On parle à peine de solo. Paul achève, fait signe au batteur, lequel secoue deux ou trois cymbales de plus sur les derniers temps. L'effet est immédiat : Dave ravive ses paupières que l'on sentait décliner. Passons quelques mesures de ses doigts engourdis. Le numéro se met en place. Imperceptiblement, interminablement, le jeu s'intensifie. Cette maîtrise de la lenteur, c'est l'apanage de la maturité ; car les minutes s'égrainent et la magie s'opère : l'oreille, à force d'un savant agacement n'en peut bientôt plus. Le solo s'est enflammé et ne cesse de monter, monter, jusqu'à un ciel pas loin du septième. Un dernier tour, tous ensemble. On feindra d'ignorer le spectateur laissé sur le carreau : morceau suivant.

Le téléphone retentit. Keu coupe au milieu de *Take Five*, mais ne décroche pas. Le répondeur se met en marche et laisse bientôt jaillir une voix tonitruante : *Salut l'ami, c'est moi ! Je suis à Paris depuis ce matin. Pour affaires, tu t'en doutes. J'ai descendu ma carcasse au Westminster. Je ne serais pas malheureux de t'y croiser, tu sais. Si tu as ce message à temps, rejoins-moi au bar dans la soirée.*

Keu affiche un air réjoui, pas surpris le moins du monde et même satisfait. Il rend la parole à Dave et finit de s'habiller pour le *Westminster* sur un ré dièse tenu.

*

Lettre à Lys

« [...] Nous avons soif de causes extérieures, de raisons préexistantes, d'implacable logique ; la jeunesse a besoin de rails. Aussi nous essayâmes longtemps de définir le grand œuvre magique de l'amitié. À cette époque, nous avions un peu peur de briser le sortilège. C'était excitant. Puis, observant que nos tentatives pour le dénuder laissaient toujours paraître une nouvelle épaisseur, nous comprîmes que cette recherche même, et la mener ensemble, était la plus belle robe de son objet : rapports d'intelligence, processus préhensiles, deux fourmis connectées par leurs antennes. Rien de l'ordre stérile du partage d'opinion. L'âge aidant, nous avons délaissé nos besoins de mobiles, comprenant enfin combien là aussi il pouvait être morbide de chercher une quelconque justice, un équilibre, un prix à la chance. Alors, nous fûmes amis sans scrupules. [...] »

*

Bondissant hors du lit, trempé d'effroi, le détective sort d'un cauchemar. *« Une araignée tellement énorme... du genre qui vous arrache la tête quand vous dormez »*. C'est tout ce qu'il en reste, ça et l'image d'une toile immense couverte de rosée. Ça et l'absence sordide de visage chez l'être arachnéen. Juste ces yeux – noirs, menaçants – du psychopathe animal. De deux choses l'une : où bien il doit cesser de boire, ou bien il doit cesser de *ludmiller*.

Une fois rasé de frais (rien de mieux pour se reconforter la bravoure) le détective s'emploie à réunir ce qu'il a glané jusque là.
L'ami du ruskof...

On savait qu'ils se rencontraient chaque fois que le client allait en France. En général, s'ils aimaient plutôt la discrétion, l'amour de Vaclav pour la gent féminine laissait des traces indélébiles. On le suivait aux fesses encore rougies par son passage depuis l'aéroport jusqu'à l'hôtel, de l'hôtel à quelque boîte de jazz, magasin et autre restaurant. De plus en plus de gens qui les avaient vus ensemble juraient mollement avoir croisé l'autre ça et là, récemment.

Reste à tenter le bluff : s'installer où l'instinct le mènera, et puis attendre. Si cela devient insoutenable, attendre encore, éventuellement changer de lieu, mais y attendre, toujours. Ainsi procèdent les tiques. Dans ces endroits où les deux hommes avaient leurs habitudes, le détective se donne pour mission (et c'est à cela seul que tient le professionnalisme) d'y boire un verre en attendant de voir. On n'est pas à l'abri que le bonhomme débarque au même endroit que lui, au même moment que lui, et que lui le reconnaisse d'après les brèves descriptions qu'on lui en avait fait. On n'est pas à l'abri, non plus, que le soleil se couche à l'est. Question de probabilité.

*

La boîte de jazz, la même, il y a quelques années.

Vaclav et Keu sont installés dans du cuir molletonné, frais, souple, glissant. Comme souvent déjà, il faut ciseler la conversation. Il faut sans cesse recentrer, évacuer avec minutie la moindre mésentente. Vaclav est soupçonneux par nature, même envers son ami. Une occasion de colère flatte son esprit retors. Il faut qu'il ait raison, même lorsqu'ils sont d'accord.

Keu aplanit inlassablement le moindre doute. Que Vaclav soit en paix, un peu, de temps en temps. C'est mieux.

Lorsque d'aventure celui-ci s'en aperçoit, alors tout à la fois il s'ancre plus solidement dans l'amitié mais en subit un agacement : cette érosion que provoque la perfection chez l'autre.

Dans le roulis de leur conversation, il arrive un moment où le *bourbon-stream* provoque une accalmie.

Keu se lève alors, titubant brièvement au grand plaisir vorace du slave, et se dirige vers le piano abandonné. Fin de nuit.

Doucement, il effleure les touches, assis au bord du tabouret. Il ne veut pas déranger. Ses doigts semblent se reposer sur le clavier. Fatigués, les doigts. Fatiguées les touches. Le son parvient comme feutré, d'un drap lourd sous lequel l'homme et l'instrument panseraient leur ivresse.

Dans la salle, le brouhaha des derniers courageux se meurt, on laisse filer son attention par ici.

C'est presque un air moyenâgeux, sans rythme mais posé, avec ses figures, ses révérences entendues, composées. Une plume dans les aigus,

une rose aux médiums. Une danse galante.

Et parce que le musicien sourit et que ses doigts parfois hésitent ou s'égarer, jouant le jeu grisant d'un cache-cache avec l'auditoire ; pour cela, c'est du *jazz*.

Dans ces moments, Vaclav est obligé de voir que cet homme, il ne pourra jamais le cerner, jamais le maîtriser, jamais le connaître. Cette musique sonne le glas d'un fantôme. Et toute tentative qu'il continuera de faire pour penser à sa place sera tenue en échec, ne serait-ce que par ces foutues mains sublimes, pleines de notes hermétiques.

Une fois, Keu avait dit que « connaître » c'était le lot de la sénilité et des piliers de bars. Et qu'arpenter, écrire par exemple (romancer), rehaussait le sens où la vérité était trop pâle, où la connaissance avait terni.

C'était tout l'abîme entre eux. *Le connaisseur et l'arpenteur*.

Ce n'était pas en soi un frein à leur attachement, mais un *infranchissable*.

*

Le drame, c'est lorsqu'une personne commence à s'envoler. Au bord d'avoir une petite idée à soi ou d'exprimer quelque mal-être, un doute, une révolte intime...

En société, immédiatement, on l'écrase, on lamine soigneusement chacun de ses mots. On ridiculise si possible. Parfois même il suffit d'un silence collectif pour qu'à l'aube d'étaler un peu d'humanité, l'humain se taise de lui-même.

J'ai vu des ténors marmonnant, des photographes bigleux, des panthères obèses, et des femmes s'emplâtrant la peau de crèmes fadasses pour cacher leur arôme, même la nuit.

Bien nivelés par l'allégresse de la bêtise, et parce qu'on n'a pas cette politesse d'écraser nos ego dans les lieux publics, on se marche dessus les uns les autres en des rencontres oubliables entre personnes interchangeables.

*

Un visage tout en rondeurs ; en rondeurs aiguës. Un profil : ce qu'un fouet dessinerait dans les airs juste avant de s'abattre.

Sa moiteur fait perdre le goût de la chair, elle dégrade le regard. Son parfum fourre les naseaux d'une poisse sucrée suffocante. Elle efface son sourire s'il n'est le fruit protubérant de lèvres rouges roses farcies tuméfiées, et son regard s'il n'est alourdi de graisse de phoque noirâtre. Lui faire l'amour – accord tacite – sans amour, sans déranger... presque sans les mains.

Pour la énième fois, l'orgueil piétiné, Ludmilla se lance dans

l'énumération de griefs. Lui ne veut plus entendre. Ce n'est pas tant le contenu qui est blessant que cette voix qu'elle prend sous l'effet de la rage. Une voix à faire débander un régiment de prisonniers, quand bien même la *Bellucci* viendrait à eux à l'heure des douches. Encore un jeu auquel il ne veut pas participer, « l'engueulade ». Il voudrait couper court (tout en ayant raison). Mais on n'arrête pas ainsi les joueurs invétérés. Les règles sont à leur avantage, leur permettant des variations à l'infini pour continuer envers et contre tout. Sa voix très laide habille trop bien ses paroles. Et lui de se sentir son otage. *Elle voudrait bien m'avoir cerné tout entier, me résumer en petits mots.*

Dans ce fatras il y a bien un peu de vrai, il le sait. Aimer les femmes était une aventure qu'il tentait sans arrêt, sans succès. Il les aimait, c'est sûr ; dans sa chair, c'était gravé, il avait son ticket pour la première *hétéro-pride*. Mais de toute évidence, il les aimait mal. De celles qui auraient pu cueillir son âme, il jalousait bien trop cette présence espiègle, charmante, passionnante, exaltante ; leur silence inspiré, leur flou fécond, un autre instinct, une autre folie, une autre beauté.

Quant à Ludmilla, la pauvre fille insiste. Elle suit aveuglément une recette de soupe amoureuse probablement transmise par ses ancêtres. Un sourd et une aveugle.

Considérant cette femme perdue dans sa colère gesticulante, il se figure cette peinture de Magritte représentant une pipe. Son titre : « ceci n'est pas une pipe ». *Ceci n'est pas une femme*. L'idée qu'il supporte cette harpie dans la terreur d'avoir une vraie chance ailleurs lui saute à la gorge.

« Et il comprit soudain qu'il était prisonnier
d'une geôle grande ouverte. »

– Et d'où, bon sang, d'où tiens-tu que tout doit toujours être un combat ?

Après avoir hurlé ceci – la morale de leur histoire – il met ses affaires de toilette dans un sachet plastique de supermarché et prend la porte. Pour une fois dans sa vie, Ludmilla comprendra quelque chose de bon sans qu'il faille insister.

*

On voudra croire que Ludmilla ne sert à rien dans ce roman. Je n'en suis pas si sûr. Elle fait partie de ces outils avec lesquels on flagelle le héros, ces relations âpres, et non sans saveur. Victime du syndrome dit du *prince charmant*, celui de sa génération, comme sous l'emprise de puissants hallucinogènes qui feraient prendre les résilles pour des dentelles, l'auteur écrirait volontiers contre

certaines de ses déconvenues. Il est à deux doigts de verser dans l'écriture facile. Peut-être même y est-il déjà. C'est alors le roman qui ne sert en rien à Ludmilla.

Aux dernières nouvelles, elle n'avait pas changé. Comme victime à son tour d'une indéfinition sexuelle mêlant les pires aspects de la conquête féministe avec les plus rétrogrades forclusions phalocrates. Le fruit standard d'une lutte orchestrée par le pouvoir moral pour occuper les peuples en attendant la mort. Encore une question qui fuit sa réponse :

Aimer l'autre est un travail ingrat d'une beauté confondante. De celles qui changent le monde.

C'est pourquoi peu d'hommes aiment vraiment les femmes, lesquelles sont peu à le leur rendre.

Et ce n'est rien.

*

Vaclav est homme à se balader nu le plus souvent possible. On ne sait s'il s'exhibe où si réellement ses vêtements sont une entrave insupportable. En tenue d'Adam, il exprime une aise et une puissance troublantes. Un animal en pleine possession de son corps, une masse compacte agile frayant dans l'air, frappant le sol.

C'est nu qu'il ouvre à Keu. Celui-ci ne sourcille pas, entre dans la chambre d'hôtel et leur sert un whisky.

etc